



Titre, Les Refuges de la Vanité

Auteur, Jean-Michel Ribettes conservateur-adjoint au P.S.1 Museum, New York

'Lucy Orta Refuge Wear', Editions Jean-Michel Place, Paris 1996 ISBN 9-782858-932726

« L'art ne délivre pas l'homme de n'être qu'un accident de l'univers. » André Malraux.

L'art de Lucy Orta dit, sans arrogance ni expressionnisme, la Vanité des progrès de ce temps.

Cette jeune Anglaise, mariée à un artiste argentin, avec qui elle élève leurs deux enfants dans la langue française. Son œuvre a la vérité, la lucidité et l'élégance d'une parole essentielle, qui signifie, d'une façon à la fois contemporaine et universelle, la détresse, l'échec et la tragédie qui habitent nos villes. L'artiste, par ailleurs consultante auprès de couturiers et d'industries textiles en France et en Angleterre, crée des vêtements refuges, des combinaisons transformables en tentes ou en sacs de couchage, des unités de survie, individuelles ou collectives.

Réalisés souvent avec des matériaux de pointe, tissus expérimentaux ou prototypes haute technologie, ses refuges sont des architectures modulaires conçues pour habiller, abriter et protéger les nomades urbains confrontés aux conditions extrêmes de dénuement en milieu hostile. Mission du Vêtement Refuge : opération survie dans les mégapoles.

Ces kits de survie dénoncent en un constat authentique, irréfutable et prophétique, sans véhémence ni vocifération, les conditions réelles d'existence des habitants de la fracture sociale, spoliés et condamnés au *spectacle* d'une vie qu'ils n'ont pas le droit de vivre. Soumis à la passivité d'une existence perdue, ces hommes et ces femmes dépossédés survivent dans les poubelles des villes en étant séparés de leur propre vie, spectateurs retranchés de tout projet, isolés du présent, privés du futur, exclus de l'histoire, rejetés dans les marges du confort et de la sécurité urbaine.

L'accusation de l'artiste est explicite, frontale et visionnaire. Les pauvres d'une métropole, marginaux, exclus et sans domicile fixe, ne forment pas un sujet collectif ni une communauté. Inopportuns symptômes d'une forfaiture générale, ils témoignent individuellement d'une faillite de la socialisation, de l'urbanisation et de l'industrialisation modernes. Les architectures corporelles de Lucy Orta ne parlent du corps individuel que pour réfuter l'indignité et l'anonymat de la pauvreté. Les versions collectives de ses abris urbains - tentes pour quatre, combinaisons pour huit ou pour seize - n'ont d'autre but que de rendre éclatant, par le biais de performances au demeurant gaies et légères, le fait que l'exclusion est la condamnation à un enfermement. Lorsque la décision de vivre ensemble fait place à la démission, la socialité devient une dérision.

Ces œuvres donnent avec éloquence l'alerte sur les impasses du collectivisme, les injustices du libéralisme, les impuissances de l'individualisme, l'abjection de l'uniformité, l'obscénité de l'humanitaire. Dès lors, quel sera le pire de nos destins. Tous solitaires ? Tous solidaires ? Lucy Orta ne promet nul salut, ni programme miracle, ni bonne nouvelle. L'artiste choisit simplement de travailler, et de vivre, ici et maintenant, avec des clochards et des chômeurs, des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, dans les cités banlieues ou dans les refuges de l'Armée du Salut.

Que fait-elle donc avec les plus démunis de nos contemporains ? Des œuvres d'art - inutiles et utiles, conjuratoires, heureuses et vaines. Elle ouvre, par exemple, des ateliers de transformation de vêtements usagés, qui donnent lieu dès lors à la création de modèles d'une haute sophistication et à des défilés-performances, pendant lesquels la vie vécue aura été réellement transformée.

À la misère, à l'urgence et à l'indignité, Lucy Orta répond par le luxe, le calme et la beauté. Mais ce n'est pas sans un accent de tragédie qu'elle lance une alarme sur la précarité du lien social et la malédiction des ghettos contemporains.

Prise entre la fascination pour le progrès et le regret des déficits qu'il produit, une société économiquement fracturée vocifère l'obscène promesse de séparer bientôt les citoyens de leur propre histoire, enfermant chacun dans l'isolement aliéné du présent. Le message véhément de l'Ecclésiaste habite invinciblement les représentations de l'homme, ses créations et ses prières : « Quel profit trouve l'homme à toute la peine qu'il prend sous le soleil ? Le vent part du Midi, tourne au Nord, il tourne, tourne et va, et sur son parcours retourne le vent. Tous les fleuves coulent vers la mer et la mer n'est pas remplie. Vers l'endroit où coulent les fleuves, c'est par là qu'ils continueront de couler. Ce qui fut, cela sera ; ce qui s'est fait se refera ; et il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! » (I, 3-9.)

Dans la visée de réparer, à leur façon, la décomposition du projet démocratique, les Vêtements Refuges de Lucy Orta tendent à la société contemporaine un énigmatique et intime miroir où se découvrent tour à tour la Vanité du progressisme social, la Vanité des triomphes annoncés de la technologie et de la science, la Vanité du rationalisme déclaré de l'industrie et de l'urbanisme, la Vanité du confort promis à tous par la médecine moderne... Cette œuvre répond par une apostrophe terrible à l'implacable jugement de l'Ecclésiaste : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* - « Vanité des vanités, tout est Vanité » (I, 2).

Combinaisons, tentes, abris, refuges, les vêtements high-tech de Lucy Orta sont des bunkers de protection déterritorialisée, des scaphandres de haute-plongée en mégapole, des roulottes de survie dans les cités modernes, des radeaux pour homeless en sursis, des esquifs pour traversées en solitaire, des vaisseaux pour galères urbaines. Blaise Pascal voit, entre les deux infinis, flatter l'esquif incertain de l'homme plongé dans « l'ignorance de tout » : « Voilà notre état véritable... - Nous voyageons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte, et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et nous fuit d'une fuite éternelle... Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences ; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. » (*Pensées*, 380-72-199.)

Les refuges de Lucy Orta voguent ainsi, *toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre*, sur l'océan du monde qui *branle et nous quitte, échappe à nos prises, glisse et fuit d'une fuite éternelle*. Ces barques de *l'inconstance des apparences* dessinées par l'artiste disent la péremptoire métamorphose de l'être, l'impérative instabilité des formes du monde, mais surtout elles signifient ce point indivisible où se reconnaît la *Vanité de l'art* : « J'ai regardé toutes les œuvres qui se font le soleil : eh bien, tout est vanité et poursuite du vent... Tout s'en va vers un même lieu : tout vient de la poussière, tout s'en retourne à la poussière. » (*Ecclésiaste* 1, 4 ; III, 20)